

HANEZU, de Naomi Kawase. JAPON, COULEURS, 91 MINUTES.

Kayoko est mariée et elle a un amant. Chez elle, un canari se heurte aux barreaux de sa cage.

Chez son amant, un couple d'hirondelles niche entre une poutre et le couvert d'un appentis. Symbolisme facile ? Non, parce qu'on s'apercevra à la fin que ce contraste prison/liberté n'a rien à voir avec la réalité des rapports des personnages entre eux. Ensuite et surtout parce que ces oiseaux ne sont pas des symboles. Êtres vivants, ils sont filmés comme tels, le canari et la façon compulsive qu'il a de gratter du bec sa patte gauche baguée, les hirondelles et leur assurance inquiète au voisinage des humains. Des personnages au sens plein, comme Kayoko et Tetsuya son mari, soucieux de ne manger que « naturel ». Comme Takumi son amant, sculpteur tirant d'un arbre une figure à peine dégrossie ou d'un vieux cèdre un bijou délicat, anneaux emboîtés. Naomi Kawase, cinéaste,

« Ce grand voyage dans les siècles passés n'aura duré qu'une saison. »

porte à tous et à tout la même attention : à ses personnages, mais aussi aux terrasses noyées des rizières à flanc de coteau et au gaufrage des soies à peine teintées d'un délicat rose passé que la jeune femme étend sur son séchoir, aux carpes,

oriflammes gonflées de vent annonçant, haut sur le toit d'une maison, le nombre d'enfants qui l'habitent, et aux lointains embrumés que domine la cime de la montagne Miminashi, aimée, dit la légende, de deux autres montagnes.

La légende est très ancienne, que rappelle une voix off au début du film, alors que des fouilles sur un chantier font remonter tessons et gravats de ce qui fut la première capitale du Japon et dont il ne reste que ces informes débris. Ainsi le film convoque-t-il d'entrée, pour dire le déchirement de deux hommes d'aujourd'hui amoureux de la même femme, l'Histoire avec un grand H. Et de la même façon que sont vus les êtres, humains ou animaux et les choses, tous les temps de cette histoire millénaire seront filmés « au présent ». Le présent du cinéma qui, on le sait, ne connaît que ce temps, tous les flash-back du monde ne pouvant que ramener le passé à l'aujourd'hui du filmage – et du spectateur. Dès lors, on ne saurait s'étonner que l'archéologue avec qui Takumi vient, sur

le chantier de fouilles, parler des grandeurs passées de cette région de Nara, ne soit autre que le petit garçon qu'on a vu, ou verra, ramassant des cailloux sur un chemin où il a croisé ou croisera un soldat de la Seconde Guerre mondiale. Lequel soldat, depuis longtemps mort, tient une place importante dans l'histoire familiale de Takumi.

La légende est très ancienne, que rappelle une voix off au début du film, alors que des fouilles sur un chantier font remonter tessons et gravats de ce qui fut la première capitale du Japon et dont il ne reste que ces informes débris. Ainsi le film convoque-t-il d'entrée, pour dire le déchirement de deux hommes d'aujourd'hui amoureux de la même femme, l'Histoire avec un grand H. Et de la même façon que sont vus les êtres, humains ou animaux et les choses, tous les temps de cette histoire millénaire seront filmés « au présent ». Le présent du cinéma qui, on le sait, ne connaît que ce temps, tous les flash-back du monde ne pouvant que ramener le passé à l'aujourd'hui du filmage – et du spectateur. Dès lors, on ne saurait s'étonner que l'archéologue avec qui Takumi vient, sur le chantier de fouilles, parler des grandeurs passées de cette région de Nara, ne soit autre que le petit garçon qu'on a vu, ou verra, ramassant des cailloux sur un chemin où il a croisé ou croisera un soldat de la Seconde Guerre mondiale. Lequel soldat, depuis longtemps mort, tient une place importante dans l'histoire familiale de Takumi.

Dit ainsi, tout cela peut paraître assez compliqué. Il n'en est rien. Il suffit de se laisser porter par ce flot – ce flux – temporel. Car c'est bien là le sens de ce film qui, après d'autres de la même réalisatrice, vient rappeler les liens qui unissent ou devraient unir l'homme à la nature. Pas de leçon à vrai dire, pas même lors de cette assemblée des vieux du village regrettant que moins de carpes flottent aujourd'hui sur le toit des maisons, puisqu'ils partagent le ridicule des vieux radoteurs de tous les pays, mais un constat : il faut, pour commencer, savoir regarder le monde dans sa splendeur. Ce en quoi la cinéaste donne l'exemple, beauté sombre d'une forêt profonde, douceur des nuages loin au-dessus des toits. Et, pour terminer : dans les rizières qui n'étaient que miroirs d'eau lisses au début, le riz a levé. Des gouttes de rosée perlent au bout des tiges vertes. Ce grand voyage dans les siècles passés n'aura duré qu'une saison.